

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre BOSSHARD

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 390-392

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# CHRONIQUE DU COLLEGE

On a dit, et à juste titre, que le grand mérite de Racine était d'avoir créé des tragédies avec une extrême nudité dans ses sujets. Je me vois devant une nudité d'événements analogue au moment de rédiger la chronique et vous préviens que, contrairement au maître qui employait tout son génie à remplir cinq actes, j'userai de tous les procédés de la rhétorique pour vous donner fort peu de chose. Vous conviendrez qu'il sied bien en toutes circonstances d'appliquer les théories pragmatistes de William James. Après quoi j'en viens aux faits eux-mêmes.

On attendait la Toussaint parce que ce nom évoque tout un passé, un présent et un avenir de gloire et de puissance. Malheureusement, cette année, les restrictions ayant redoublé de rigueur, cette fête tomba sur un dimanche. Avec un flegme d'Outre-Manche, certains travailleurs acharnés s'en réjouirent. D'autres, moins versés dans la liturgie, trouvèrent tout à fait normal qu'on fit grande pompe le septième jour de la semaine. Le chœur mixte à nouveau eut à s'exécuter en un endroit inaccessible aux regards des fidèles. Ses productions plongèrent les auditeurs dans une sorte de paradis retrouvé.

Il arrive parfois que certaines classes de la société réagissent assez violemment contre les sanctions prises par les gouvernements. De même au Collège. La St-Charles fut en effet un jour mouvementé où l'atmosphère était lourde de murmures et de grondements. Le matin, tout alla bien, mais, à l'approche de midi, la probabilité de la promenade aux châtaignes s'étant évanouie, les esprits s'agitèrent. Au dîner, pour comble de malheur, la ration de pain pouvant varier de zéro à trois cent vingt-cinq grammes, fut subitement réduite à son minimum, au grand scandale des Physiciens dont quelques-uns, partisans du régime sec, se résignèrent à vivre d'amour et d'eau fraîche. On se demandait, de part et d'autre, si, malgré la pénurie de matières premières, l'emploi du sac à pain et de la gamelle n'entrerait pas en vigueur. Une décade ne se passa pas que des discussions passionnées surgirent à nouveau au sein de la Section des Grands, conséquence naturelle de la situation internationale tendue dans laquelle nous vivons. Chacun de nous n'avait-il pas reçu une feuille de contrôle qui lui signifiait, ma foi, de troublantes révélations ? Mais il y avait possibilité de rectification dans les vingt-quatre heures ! Cela suffit pour donner l'envol à une série de citations à l'ordre du jour.

5 novembre ; veillée d'armes des Agauniens à Massongex. Conditions météorologiques défavorables. Je songe aux vers fameux d'un « poète » de music-hall (Tino Rossi ou Jean Lumière) :

*Il pleut sur la route,*

*Mon cœur en déroute...*

Durant la « cérémonie », maintes personnalités nous firent visite, notre cher et vénéré Recteur entre autres, qui nous charma de son verbe métaphysique et nous prodigua des conseils judicieux. Les joyeux « kneipants » rentrèrent à domicile dans d'excellentes conditions, chantant de bon cœur malgré la fuite

inattendue de plusieurs casquettes emportées par le vent dans les champs de pommes de terre de Massongex.

Qui aurait pu soupçonner la prévoyance de M. le Directeur qui fit badigeonner certains murs d'un bleu rêveur puisque l'obscurcissement vient d'être avancé de deux heures ? En effet, le soir, toute la maison est plongée dans la mi-nuit de cette couleur inodore. Au dortoir, on se console en ayant l'illusion d'être bercé par le bruit monotone des icebergs qui vont à la dérive dans les tuyaux du chauffage ; un peu plus, on percevrait l'appel lugubre d'un ours blanc du pôle...

Des incidents et même des accidents sont inévitables : les journaux ne nous en apprennent-ils pas chaque semaine ? L'ami François, les mains dans les poches — comme toujours — surpris par l'obscurité qui l'environnait, butta contre un obstacle (corps solide) : fracas ! La victime portait des lunettes et le mur en porte encore les marques. Pas de dégât notable cependant, si ce n'est au nez du malheureux !

9 novembre. Une délégation de l'Agaunia portant double bannière, celle de la Société et celle du Collège, fut dépêchée par M. le Recteur à la cérémonie officielle de réception que la ville de St-Maurice avait organisée en l'honneur de M. le Conseiller d'Etat Jean Coquoz. Cette phalange de Physiciens fut largement récompensée, est-il besoin de le dire, de son attention à l'égard d'un ancien élève du Collège que ses qualités et son énergie ont placé à la tête du Département cantonal des finances.

Le lendemain, on communiquait du Grand Quartier Général de la Maison que la promenade aux châtaignes aurait lieu l'après-midi. Il y fit froid, certes, mais heureusement les stocks d'avant-guerre procurèrent aux membres de la fanfare de bons gants suisses. Toutefois, avant le départ du cortège, Bernard, la flûte en poche, pestait contre l'inconfort du petit matériel (non pas à porter, mais à manier... déganté). Sur la place de rassemblement, en Cries, l'organisation fut impeccable ; entre deux distributions de « marrons », comme s'exprime Montavon, chaque luttait à qui mieux mieux contre les infiltrations pernicieuses d'une atmosphère gelée. Le lance-flamme Allaz prenait des positions rectilignes devant l'appointé Pétermann tandis que Grognoz s'exerçait au maniement d'armes avec la pipe de Jean-Jos. Le service militaire a donc son côté pratique. La rentrée s'effectua selon la tradition : en rangs, musique en tête du bataillon. A la cour, la statue de saint Joseph parut étonnée d'être l'unique témoin des farandoles que dirigeait M. Closuit.

Le mois de novembre nous vaut chaque année l'occasion de fêter M. le chanoine René Gogniat, grand ennemi de la grammaire Otto, qu'il vient d'enterrer en Rhétorique au profit d'une jeune nouveauté de 1921. Ne riez pas puisque Berberat rime déjà en schwizerdütsch.

Nouvelles diverses. Chez les Grands, l'influence de « Ouis-titi », autrement dénommé « Lune d'argent », grandit chaque jour. La rapidité avec laquelle il propage ses modernes doctrines cause de l'inquiétude dans les milieux favorables à la culture ancienne. En effet, certains soirs, on vit se produire en étude un véritable « Très tôt des amateurs ». M. Delaloye,

m'a-t-on confié, adhère à la formule, et j'apprends en dernière heure que le mouvement prend d'inquiétantes proportions. Chez les Petits, des détachements du génie et des patrouilles munis d'engins « ad hoc », courent la forêt, les jours de congé, à la recherche de bois pour chauffer l'eau des bains. Initiative à encourager.

Au Lycée, un perspicace observateur a établi le programme suivant pour chaque jour de la semaine :

lundi : Pompon est interrogé à l'heure de grec ;  
mardi : « Thaïme » latin en Physique ;  
mercredi : les baignoires sont à disposition ;  
jeudi : plus de vin à dîner ;  
vendredi : de Meyer rédige son article sur le cinéma pour « Joie » ;  
samedi : M. le Directeur lit la « Liberté » à goûter ;  
dimanche : pas de complies à l'église abbatiale à cause de l'obscurcissement ;  
tous les jours : Koller répète la Rapsodie No 13 de Liszt (depuis deux ans).

Le 16 novembre, nous eûmes le privilège d'assister à une conférence d'un grand philosophe français de l'heure présente, M. Gustave Thibon. Il nous entretint de ce thème fort actuel : la communauté de destin, fondement des sociétés. Sa manière de traiter le sujet nous rappela une note de Joubert : « Les idées font l'office de la lumière et participent à sa nature. Mais le raisonnement est un bâton et présente une espèce de tâtonnement où il doit se trouver quelque chose de très palpable. » En effet, de données très communes et finement observées, M. Thibon tirait des conclusions d'une large portée. Loin de supprimer toute hiérarchie, la communauté de destin en établit l'indispensable nécessité. Chaque individu apportera des richesses à la société et en retirera des avantages dans la mesure où il saura rester à son poste. Ainsi la société sert l'homme et lui communique l'élan qui lui permettra d'atteindre son but. Tous, nous avons goûté le vivant exposé de M. Thibon que je remercie très respectueusement au nom de tous mes camarades.

Pour finir, je n'omettrai pas de noter que la fête de sainte Cécile, reportée au 23 novembre, nous valut de beaux moments. En son honneur, des productions de choix ont été offertes aux membres des divers groupements musicaux du Collège. Pour les vrais musiciens, Carron et Ispérian chantèrent sur les cordes de leur violon les hauteurs de la poésie ; Koller interpréta avec chaleur son morceau de prédilection. Pour les amateurs du beau, Juillerat déclama du Péguy et un duo de jeunes étoiles émerveilla la salle en revivant une scène du Cid. Le quatuor vocal de M. Revaz vola de succès en succès. Il ne me reste qu'à exprimer ma gratitude à tous ceux qui prêtèrent leur concours à la manifestation, en particulier à M. Athanasiadès et à la fanfare. Et pour demeurer dans l'atmosphère d'un si agréable divertissement, je me mettrai à fredonner la chanson populaire :

*Ah ! que je suis bien aise...*

*De me lever d'ma chaise !*

Sur quoi, je tire ma révérence... et remets ma chronique à l'imprimeur.

Pierre BOSSHART, Rhét.